

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Henrik Edoyan

Volume 52, numéro 2 (290), février 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Edoyan, H. (2011). Poèmes. *Liberté*, 52(2), 102–129.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

POÈMES

*Traduit de l'arménien
par Nounée Abrahamian¹*

1

Il m'arrivait souvent d'écrire un poème,
mais l'air l'absorbait.
Invariablement. À présent il n'y a plus d'air,
ni poème dans le livre.

1. La traductrice remercie Gilles Cyr pour sa relecture.

2

Qui prie ?

Qui prie ?

L'enfant dans l'utérus,

le vent dans les arbres,

qui prie ?

l'herbe qui entend le sifflement de la faux,

l'ombre de l'oiseau se heurtant à une pierre,

le dernier tram au fond de la nuit,

qui prie ?

les mains qui arrachent un vêtement,

les mots qui tendent aux choses

(mais n'y arrivent jamais),

qui prie ?

celui qui ne vit pas encore,

celui qui est encore vivant,

celui qui vient,

contourne la ville, nous aborde,

nous croyons le connaître mais

nous ne distinguons pas le visage dans l'ombre.

3

Si tu dois te livrer

Si tu dois te livrer, livre-toi à l'herbe,
livre-toi aux oiseaux qui gardent la respiration
d'un autre monde,
livre-toi aux caprices de la femme
(en comédien et non en héros),
si tu dois te livrer, livre-toi aux juges
implacables
et aux bourreaux de l'ambition maussades,
livre-toi aux étoiles qui, invisiblement,
surveillent ta vie.

Et après cela tu devras mesurer
l'espace de l'espoir et de la réponse —
si tu dois te livrer,
livre-toi aux mains qui t'attendent,
livre-toi aux aiguilles pointues de la montre,
aux regards inquisiteurs
des policiers hypocrites et butés,
livre-toi aux rois de la mémoire,
perdus dans les nuits du temps,
si tu dois te livrer, livre-toi à l'unique soldat
à côté de toi,

mais mieux encore,
livre-toi à la terre.

4

La nuit et autres voix

1

La nuit tombe sur la peau hérissée,
les étoiles éveillent les soldats de la solitude.

2

Sur ta route il y a un poignard qui t'a tué,
mais le sais-tu ?

3

Cette voie qui monte et qui descend
n'est pas la même. Chacun de tes départs n'est pas forcément
un retour ; ton début et ta fin ne sont pas unis
dans le même instant. Tu veux crier mais c'est un geste
dont personne n'assumera
la responsabilité.

6

Si la parole est auprès de Dieu alors où
sèmes-tu tes graines ?

7

Cette femme souriait et son sourire te tendait
la mort dans un joli bouquet de fleurs.

9

Il a mesuré la vie par les mesures de son corps
pour constater que la vie était plus grande que sa chair.

11

Le plus grand des rêves, il faudrait que tu le donnes à celui qui
reste éveillé.

12

Il faut être un arbre et non une digue.

13

Le monde est un appartement loué
par les amoureux, les fous, les poètes.
Les autres y vivent gratuitement.

15

La nuit, le corps se disloque en divers
morceaux qui brûlent séparément,
comme les flammes d'un même feu. Quand tu t'endors
ton corps devient autonome et rêve du pays
d'où tu es absent. La nuit ramasse les éléments brisés de l'amour.

17

« Qui te guide dans ta voie de perdition ? » —
« L'amour — l'éclat du soleil qui t'aveugle. »

18

Cette femme est partie le cœur tellement blessé qu'elle n'a rien dit.
La tendresse qu'elle n'a pas connue ici,
il faudrait que vous la lui donniez, anges de Dieu.

20

Les choses naissent avant la souffrance.
C'est leur unique définition.

22

Les poètes sont les uniques défenseurs de la poésie
(bien qu'eux aussi, ils soient sans défense).
Les autres ne font que la tolérer. Et ce n'est
pas trop injuste, quoi qu'on en dise.

29

Et Krishna a dit : « Regarde l'enfant qui prie
dans l'utérus. »

5 Élection

Choisis ta voie
et les traits de ta vie,
ainsi que la femme dans laquelle tu vas te corrompre,
le député qui va te leurrer,
l'heure du jour où ton âme et ton corps
se séparent (chacun pour ses propres raisons),
choisis ton bourreau parmi tous ces gens autour de toi,
choisis ton avion en partance pour les États-Unis
(qui n'arrive jamais à destination
et continue de tourner à l'aveuglette dans un quelconque
ciel sombre),
choisis ton voisin taillé dans une pierre froide
par la main capricieuse du destin qui l'a ensuite
logé à tes côtés ;
choisis ton critique (stupide et mesquin),
choisis ton lit sur la lune, choisis le plus silencieux
des dieux (dans les faibles reflets de la vie et de la mort),
choisis ton lieu d'habitation
entouré
de regards poignants comme des couteaux
qui te blessent, te décapitent
entièrement
et qui crucifient jusqu'au bout
tes efforts et tes rêves
qui n'ont peut-être plus de justification.

6

S'il est impossible

Viens ma vie,
viens, qu'on dorme.

E. E. CUMMINGS

Si l'amour est impossible alors il faut mourir,
si l'amour est impossible
ne reste que le souvenir,

si le souvenir est impossible
alors il faut ouvrir la fenêtre de la chambre
sur la circulation de la rue
et penser aux gens,

si penser aussi est impossible, il faut alors
fermer la fenêtre, s'asseoir dans la chambre vide
et attendre,

si attendre aussi est impossible alors
il faut se souvenir de Hamlet qui disait :
« et quels rêves... »,

et si cela aussi est impossible
alors oublie tout
et tu pourras vivre,

et si vivre aussi est impossible,
alors viens, ma chérie, viens,
qu'on se noie ensemble
dans l'impossible.

Ayant vécu nombre d'années, ayant feuilleté
les manuels d'histoire et manipulé tous les livres
anciens de la bibliothèque, j'ai décidé de bâtir une muraille de
Chine —

non dans l'espace (que je ne possédais pas) — mais
dans le temps. J'ai pris une journée (une journée ordinaire,
sans ornements), je l'ai entourée d'une muraille de Chine pour
empêcher
toute invasion.

Une journée merveilleuse dont les heures, immobiles,
ne bougeaient pas et c'était moi qui me promenais sur elles,
savourant le rayonnement du soleil et la joie de l'amour éternel.
À présent je parle de là (ou plutôt d'ici) et je dis que
si tu mettais ta journée entre parenthèses (une muraille, en
l'occurrence),
elle deviendrait la seule réalité que
tu recherches peut-être. Chaque jour est éternel par définition.
Qui n'y croit pas n'a qu'à essayer.

8

Couvrir chaudement mon espoir

Couvrir chaudement mon espoir, qu'il dorme.
Je n'en ai pas besoin. Je ne veux rien qui soit orienté
vers le futur. Je ne désire pas vivre
dans la suite des jours arrogants à venir, me chauffer
à leur feu. Donne-moi l'agonie silencieuse
de cette fin d'automne trouble. Donne-moi le reflet de ta main
où il n'y a ni passé ni avenir.
Donne-moi tes gouttes de l'oubli.
Dans leur magie modérée je vais retrouver
les formes du monde. Donne-moi ce jour, et je ne me perdrai pas
dans la foule chaotique des visages autour de moi.

Bientôt, je m'acheminerais vers
 le désert, je marcherais bientôt
 sur ses côtes incandescentes ;
 dans son mirage jaune,
 je grandirai —
 plus solitaire encore et plus abstinant
 que saint Antoine.

Bientôt, j'ouvrirai
 une fenêtre nouvelle vers
 la ruine d'en face, vers le rang
 irrégulier des collines et ainsi,
 chaque jour, je verrai
 le vent naître invisiblement.

Je le sais, bientôt,
 je serai étouffé par tes cheveux
 tombant en chute d'eau,
 plus torrentiels
 et plus noirs que tous les fleuves
 de l'enfer.

J'amasserais
 le sable doré de la plage
 de la lune, afin d'en sculpter,
 rien que pour moi,
 le visage simple et sans éclat
 de l'harmonie.

Je visiterai
 le monde dans ses rêves
 dans un midi chaud de l'été ;
 et les arbres touffus
 s'inclineront
 en agitant leurs bras,
 ils me tiendront longuement
 des propos décousus.

Le mur me rendra
les échos critiques
de ma raison,
j'écouterai les voix des gens,
je me ferai pousser une longue barbe
et je vivrai de cette vie
d'homme et de désert.

10

Arrache l'enseigne
de la terre ;
que les âmes
planant dans l'infini
n'aperçoivent plus
cette périlleuse île
de sylvains,
ce lieu de chute
des navigateurs audacieux.

11

Parole et existence —
elles auraient pu
être identiques, mais
ne le sont plus.

Un fleuve semant la brouille
traverse le corps,
un nuage coule, marquant la limite
entre le ciel et la terre.

Destin en exil,
qui peut te donner un corps, te vêtir
dans ce pays sans réponses, dans ces jours
où être vivant
signifie
être
l'unique?

Dis-lui, qu'elle me voie
 parmi les gens,
 dis-lui, qu'elle me voie
 à côté des arbres,
 dis-lui, qu'elle me voie
 sur les eaux,
 dis-lui, qu'elle me voie
 dans cette chambre ancienne
 penché sur les images du passé et de l'avenir.

Elle me retrouvera
 dans la parure de la journée,
 elle me retrouvera
 auprès des bases de la nuit,
 elle me retrouvera
 silencieux, comme une branche
 courbée sous les pattes d'un oiseau.

Elle m'emmènera vers
 la maison de la pie noire,
 elle m'emmènera vers
 la maison des étoiles éteintes,
 elle m'emmènera vers
 la maison du dieu Irkalla,
 elle m'emmènera vers
 la maison de l'arbre mort
 se tenant à l'ombre
 du ciel immobile.

Et le matin gravera
 sur mon corps
 des promesses écrites
 en hiéroglyphes
 du royaume
 d'un monde nouveau.

13

Infinité

Nous étions éveillés,
nous ne nous étions pas endormis ;
devant nos yeux,
la nuit flottait
sous l'apparence d'Adam,
puis apparaissait un corps féminin
qui nous enveloppait
de sa nudité,
mais nous étions éveillés,
nous ne nous étions pas endormis
avant le crépuscule
et même après.

14

Deux plus un

Deux êtres dans le monde —
homme et femme :
(c'est l'amour qui les lie).

Deux êtres dans le monde —
l'un vivant,
l'autre mort :
et un silence.

Deux mondes :
en haut et en bas,
et entre les deux
la force absolue.

Deux mots dans le monde,
rien que deux, car les autres
ne sont que leurs reflets;

deux mots entre lesquels
s'étend ma vie.

Le troisième est là,
bien au-dessus d'elle.

15

La vie est triste

« La vie est triste », pensa Hector
aux portes de la ville, en voyant
le char de guerre d'Achille,

« La vie est triste »,
reprirent quelques-uns, dans les siècles suivants.

« La vie est triste », dit Don Juan
en quittant la chambre de sa maîtresse,

« La vie est triste »,
un peintre dessinait
une colombe.

16

Nous sommes riches en matière de temps

Nous sommes riches en matière de temps mais pauvres en espace,
nos coudes ressemblent à l'arbre
coincé dans le grillage d'un enclos :
nos branches se brisent, quand le vent souffle,
mais nous étalons le temps — (c'est la voie
de notre mémoire) — et le transformons en
espace pour y construire
toutes les bâtisses nécessaires; oh, toi,
dernière feuille sur la branche savante
du Monde Ancien — tes lignes
forment la carte géographique parfaite
dont nous parcourons les routes comme
un Colomb nouveau, à la recherche de la terre
où l'espace s'est mué en immortalité,
avec ses champs, ses fleuves, ses gorges
qui se sont élevés et sont entrés
dans les immenses vallées du temps dont tu es riche.

C'était l'automne quand il partit
et, comme d'habitude, il pleuvait
sur les épaules amaigries de la ville,
les colombes marchaient
sur le silence trempé des toits,
et le temps était plus collant et plus importun
qu'une prostituée de la rue.

C'était l'automne quand il partit ;
à son retour, il n'y aura plus
de saisons, personne ne le verra
rentrer. Dans la ville déserte
il s'éternisera comme
forme d'immeuble ancien, comme géométrie ou
diaphragme du passé.

Les mots étaient frigorifiés quand il partit,
les montres indiquaient minuit pile,
le mercure s'étouffait dans le thermomètre, mais
un silence originel régnait autour,
invisible comme les pas de la mort.
Sur le chemin du paradis une ombre semblait
le guetter. Ce que tu m'as promis,
me le donneras-tu, Dieu ? Ou est-ce moi
qui t'ai mal compris un jour, en prenant ton geste
pour un mot m'étant destiné ?

18

Nous faisons du feu pour vivre

Je rentre, je trouve une ruine,
une bâtisse ancienne au toit délabré,
je la reconstruis, y entre,
je fais du feu pour vivre.

Tu rentres et me trouves —
une bâtisse ancienne à laquelle manquent des pierres,
tu me reconstruis, tu entres en moi,
tu fais du feu pour vivre.

Nous rentrons, nous trouvons un monde —
une bâtisse ancienne aux collines vertes,
nous la reconstruisons, nous y entrons,
et nous faisons du feu pour vivre.

19

Je me rappelle

Il me souvient, il me souvient, il me souvient,
il me souvient d'un visage en face de la vitre,
il me souvient de deux mains dans les poches,
il me souvient d'une rue longue, longue,
et puis je me rappelle
je me rappelle mon nom
que j'avais mis afin de ne pas geler au froid.

20

Ce sera pour une autre fois

Dans les herbes vertes de l'été je te parlais,
tandis que le ciel flottait en haut comme
la respiration du soleil au-dessus des prés.

Tu te plaisais à répéter des mots émouvants et tristes,
mais l'air te parlait d'autre chose et les oiseaux énormes
te racontaient une histoire miraculeuse.

Ces mots inondaient ton visage et tes mains ;
face aux lumières — l'unique trésor de ma vie.

Le jour, comme le feu, a mille visages.

Le jour est le visage de Dieu — unique et impersonnel.

Toi, cependant, tu parlais « désespoir » et « séparation »
(ce sera pour une autre fois, ce sera ailleurs).

Plus ton visage brillait au milieu des couronnes du destin,
plus tes mots favoris devenaient tristes
et se fondaient dans les échos dont l'air était plein.

Tu étais ma tristesse, ma tristesse dorée
dans les prés étincelants de l'été.

21

La rue

Mes pas silencieux brisent la vitre polie du jour
et apparaît la rue, étincelante sous les rayons du soleil;
« Je suis ton destin », me dit-elle,
en me regardant droit dans les yeux et en souriant.

Les ponts de notre vie s'élèvent, crépitent,
elle parle, brûlant dans le miroir magique;
la métamorphose de cette heure nous apporte une image nouvelle,
nous communions un instant, nous sommes une seule âme.

Elle parle et marche — habillée de pierres et de béton,
elle me suit, ne me quitte pas d'un pas,
et midi sonne entre nous comme un diapason.

J'entre dans ma chambre, je ferme la porte et les fenêtres;
elle arrive, se tient de l'autre côté de la vitre,
c'est l'unique témoin, celle qui a assisté à ma chute.

Je reviens vers mon jour passé,
je reviens vers la cour de ma maison plantée d'arbres,
je reviens vers la rue où un jour
la terre chaude brûlait mes pieds nus,
je reviens vers les vains efforts
du premier amour,
je reviens vers mon silence
et mes épanchements insensés,
je reviens vers le royaume doré des jouets
que je n'ai jamais connu,
je reviens vers cette ville ancienne,
ensoleillée et poussiéreuse,
située à la frontière des deux temps,
les yeux rivés à l'Ararat enneigé,
je reviens vers ma nuit ancienne et vers le lit
froid de mon enfance,
je reviens vers ce printemps
qui, de ses bras chauds,
enlaçait mes épaules en me promettant des étés d'amour,
je reviens, je reviens,
je reviens par des routes jamais parcourues,
je reviens par des décisions
que je n'ai pas encore prises,
je reviens vers ce monde qui me poursuit
comme une ombre qu'on ne peut esquiver,
et plus je me retourne vers lui,
plus elle s'éloigne de moi,
je m'éloigne de ce jour passé,
de notre cour plantée d'arbres, de mon silence, de mes
épanchements
insensés,
de ma rue ancienne et de mes vains efforts,
de ma ville ensoleillée et poussiéreuse, de mon monde
qui me poursuit comme une ombre qu'on ne peut esquiver,
de mon lit froid de solitude où poussait
et se fanait aussitôt la fleur jaune du premier amour,
je m'éloigne, je m'éloigne, car

tout retour est un mouvement en avant,
et il n'y a pas de retour, mais uniquement un passage
dont les ailes planent au-dessus des eaux du temps
et descendent, fatiguées, sur les îlots de la mort,
découvrant la vie qui grandit
et l'enfant qui regarde en arrière,
le visage inondé de larmes.

23

Après tant de matins

Après tant de matins
la journée reste vide.

La journée sur laquelle
tu veux coudre ta parole
s'effrite devant toi
et ne reste que la parole,
rien que la parole
que tu cherches à fuir.

Dans la rue tu perds
ta fortune et tu t'appauvris.

Puis,
en cousant sur la rue ton visage pauvre
tu t'en vas.

Sans toi, la journée reste
de nouveau vide.

Qui est-ce que je domine ?

Qui est-ce que je domine ?
l'arbre qui s'exprime par la bouche du vent,

le sable que traverse midi,
comme l'eau, le filet du pêcheur,

l'ombre de l'oiseau que rien ne fait bouger.
Qui est-ce que je domine ?

le souvenir vers lequel
s'écoule le désert du corps,

chacun de mes pas qui tourne
autour de son écho,
et autour de celui de la ville.

Qui est-ce que je domine ? —
le coin de la chambre enfoncé
entre les côtes raides de l'espace,

les promesses de l'aube
qui s'éteignent dans l'eau du jour et dans l'obscurité,
dans la lumière de la première étoile,

la feuille du figuier avec laquelle je cache
mon cœur, incandescent à cause du feu de la tentation.
Qui est-ce que je domine ?

25
Objets

Ne cherche pas le nom des objets —
ils te noieront dans leur silence,
et tu te tairas,
tu ne pourras plus parler,
et tu deviendras un objet
qui regarde du fond des surfaces.